

de Bismarck et d'autres, doivent peut-être conserver la conscience de leur identité pendant des siècles, avant d'arriver à se fondre en des complexes d'âmes plus élevées (tels les rayons de Jéhovah chez les Hébreux, ou les rayons de Zoroastre chez les Perses). Au cours de leur purification, les âmes apprennent le langage parlé par Dieu lui-même, la langue fondamentale, un allemand quelque peu archaïque, mais quand même vigoureux, qui se distingue surtout par une grande richesse en euphémismes (1) (p. 13).

Dieu lui-même n'est pas un être simple. « Au-dessus des vestibules du ciel flottait Dieu lui-même, qui, en opposition avec ces empires divins antérieurs, a reçu encore l'appellation d'empires divins postérieurs. Les empires divins postérieurs subissaient (et subissent encore) une bipartition particulière, d'après laquelle furent distingués un Dieu inférieur (Ahriman) et un Dieu supérieur (Ormuzd) » (p. 19). Sur la signification plus précise de cette bipartition, Schreber ne sait dire que ceci : le dieu inférieur préfère les peuples aux cheveux bruns (les Sémites) et le dieu supérieur préfère les peuples à cheveux blonds (les Aryens). Toutefois, on ne saurait exiger davantage de la compréhension de l'homme dans un domaine aussi sublime. Nous apprenons cependant encore, bien qu'il faille, sous un certain rapport, concevoir la toute-puissance de Dieu comme étant une, que le dieu supérieur et le dieu inférieur doivent être envisagés comme deux êtres distincts : chacun d'eux aurait, et ceci même par rapport à l'autre, son égoïsme particulier et son instinct de conservation spécial, et par suite chacun essaye tour à tour de se mettre en avant » (p. 140). Aussi ces deux êtres divins se comportaient-ils, pendant le stade aigu de sa maladie, de façon tout à fait opposée envers le malheureux Schreber (2).

M. Schreber avait été, avant sa maladie, un sceptique en matière religieuse (pp. 29 et 64); il n'avait pas pu parvenir à croire à l'existence d'un Dieu personnel. De ce fait même il tire un argument susceptible d'étayer la pleine

(1) Il fut accordé une seule fois au patient, au cours de sa maladie, de contempler en esprit la toute-puissance de Dieu dans son entière pureté. Dieu prononça alors ce mot tout à fait courant dans la langue fondamentale, vigoureux mais peu aimable : *Charogne!* (p. 136).

(2) Une note de la page 20 permet de deviner qu'un passage du *Manfred* de Byron fut ce qui décida Schreber à choisir ces noms de dieux perses. Nous retrouverons ailleurs encore l'influence de ce poème sur le délire de Schreber.

réalité de son délire (1). Mais, lorsqu'on apprendra à connaître les caractéristiques du dieu de Schreber que nous allons exposer, on devra avouer que la métamorphose accomplie par la paranoïa n'avait point été radicale, et que le rédempteur Schreber avait gardé beaucoup des traits du sceptique d'antan.

L'ordre universel comporte en effet une lacune qui fait que l'existence même de Dieu semble compromise. En vertu d'un certain état de choses impossible à élucider, les nerfs des hommes vivants, c'est-à-dire de ceux qui se trouvent dans un état d'excitation extrême, exercent sur les nerfs de Dieu une attraction telle que Dieu ne peut plus se libérer d'eux, partant est menacé dans sa propre existence (p. 11). Ce cas extraordinairement rare se réalisait à présent pour Schreber et avait pour lui les conséquences les plus pénibles. L'instinct de conservation de Dieu s'en émut (p. 30), et on vit par là que Dieu est loin de posséder la perfection que les religions lui attribuent. On retrouve, du commencement à la fin du livre de Schreber, cette accusation amère : Dieu, accoutumé au seul commerce avec les défunts, ne comprend pas les vivants.

« Il règne cependant un malentendu fondamental qui depuis lors s'étend sur toute ma vie, malentendu qui repose sur ce fait que Dieu, d'après l'ordre de l'univers, ne connaissait au fond pas l'homme vivant, et n'avait pas besoin de le connaître. Mais, d'après l'ordre de l'univers, il n'avait à fréquenter que des cadavres » (p. 55).

« Ce qui..., d'après moi, doit encore être rapporté au fait que Dieu ne savait pour ainsi dire pas frayer avec des hommes vivants, mais n'était habitué qu'au commerce des cadavres, ou tout au moins des hommes endormis et rêvants » (p. 141).

« *Incredibile scriptu*, serais-je tenté d'ajouter, mais cependant tout ceci est absolument vrai, quelque difficulté que d'autres puissent avoir à concevoir l'idée d'une aussi totale incapacité de Dieu à vraiment comprendre l'homme vivant, et quelque temps qu'il m'ait fallu à moi-même pour m'accou-

(1) « Il me semble, dès l'abord, psychologiquement insoutenable qu'il se soit agi chez moi de simples illusions des sens. Car ces illusions des sens, qui consistent à se croire en commerce avec Dieu et avec les âmes des défunts, ne peuvent raisonnablement surgir que chez ceux qui avaient une foi solide en Dieu et en l'immortalité de l'âme avant de tomber dans leur état nerveux morbide. D'après ce qui a été dit au début de ce chapitre, tel n'était nullement mon cas » (p. 79).